Jean Lemaire de Belges le goût du recensement correspond naturellement à un désir encyclopédique qui se manifestera dans toute sa fécondité géniale chez Rabelais.

FRANÇOIS RIGOLOT, *Princeton University*

De bonne vie s'ensuit bonne mort. Récits de mort, récits de vie en Europe (xv^e–xvii^e siècle).

Sous la direction de Patricia Eichel-Lojkine, avec la collaboration de Claudie Martin-Ulrich.

Paris, Honoré Champion, 2006, 341 p.

Ce volume présente les contributions — retravaillées — d'un colloque organisé à l'Université Paul-Valéry (Montpellier III) les 19 et 20 septembre 2003 par le SIER (Séminaire Interdisciplinaire d'Études sur la Renaissance). Il porte sur les discours funèbres, qui sont, non une célébration de la mort, ni même un hommage à la mort, mais à celui que le défunt était vivant. Ces contributions éclairent ainsi d'une lumière nouvelle la relation essentielle qui existe entre représentation de la mort et représentation de la vie (liaison qui était jusqu'alors souvent restée dans l'ombre).

La première partie de ce volume est consacrée à l'organisation de la matière historique, aux choix narratifs et rhétoriques qui la modèlent. *Le livre des prudens et imprudens* de Catherine d'Amboise, traité en prose et daté de 1509, est ainsi un premier « coup d'essai » encore un peu tâtonnant, et qui relève de la composition historique, du recueil d'illustres et de l'itinéraire spirituel (Evelyne Berriot-Salvadore). Dans la littérature qui fait une place particulière aux défunts, certains textes originaux ne parlent pas seulement du mort ; ils le font aussi parler. Il en va ainsi de certains vers des grands rhétoriciens qui mettent dans la bouche d'Hector ou de David des éloges ou des recommandations à l'attention des rois de France contemporains (Pascale Chiron). Trois nouvelles italiennes, trois récits de vie et de mort, développent l'histoire exemplaire des amours tragiques de deux jeunes gens en conflit avec leur milieu familial, nourrissent le mythe de Roméo et Juliette et offriront matière à Shakespeare (Jean Lacroix). L'étude des oraisons funèbres des mignons d'Henri III permet de mettre au jour le travail délicat du prédicateur qui tente de rendre « présentables » des favoris dénués de prestance et dépourvus de gloire (Hélène Germa-Romann ; Claudie Martin-Ulrich). Dans *La Cour sainte* ou *Institution Chrestienne des Grands*, publié en 1624, le père jésuite Nicolas Caussin affiche clairement son intention didactique : écrire un manuel de conduite à l'usage de

la noblesse, dont les fondements reposent sur les préceptes intangibles de la religion chrétienne. Mais il cherche également bel et bien, en insinuant que le Salut collectif dépend entièrement du Salut individuel, à moraliser le guerrier et le politique pour « sanctifier » l'État (Catherine Pascal).

La deuxième partie de ce volume est consacrée à la mort des hommes illustres et à son interprétation, voire son utilisation. Avec la conception, la diffusion et la réception des récits de mort de pasteurs protestants, on assiste à l'émergence progressive, après le culte d'une mort sacrificielle, de l'apprentissage d'une mort sereine, dont le souvenir nourrit d'une autre façon la piété des fidèles réformés (Julien Gœury). En abolissant le culte des saints et les prières pour les morts, la Réforme protestante réaffirma la définition paulinienne de la communion des saints comme communion de tous les croyants réunis dans l'Église militante et l'Église triomphante. Dans l'Angleterre des années 1560–1640, existent trois grands corpus de récits hagiographiques : les Écritures Saintes, le Livre des Martyrs de Foxe et les biographies exemplaires publiées sous la forme d'éloges funèbres, récits dans lesquels les saints protestants sont présentés non plus comme des médiateurs d'intercession, mais comme des modèles de vie proposés aux fidèles (Paula Barros). Le contenu des pièces liminaires et des exordes de certaines harangues funèbres du xvi^e siècle donne l'occasion à l'orateur de proposer une image de soi qui, pour idéale voire stéréotypée qu'elle soit, est cependant celle qu'il entend laisser de lui dans le cadre de l'exercice qu'il accomplit (Bruno Petey-Girard). La tragédie *Castro* d'Antonio Ferreira (1552), première tragédie en langue portugaise, présente aux spectateurs, dans le cadre de l'histoire du Portugal, la naissance et le développement du mythe moderne d'Inès de Castro, la Reine morte, qui échappe à la localisation dans l'espace et dans le temps pour devenir universel et de tous les temps : le triomphe de l'Amour sur la Mort (Adrien Roig). Dans l'Espagne de Philippe IV, se développe une véritable mode littéraire du récit de vie : à partir de l'avènement du nouveau souverain, les vies des héros antiques connaissent un essor sans précédent. Mais la mort des héros est toujours l'occasion d'un retour vers le présent et surtout de rendre service à une cause, le plus souvent en faisant obéissance au pouvoir, et plus exceptionnellement en tenant des propos assimilables à un discours d'opposition (Agnès Delage). Pour le prédicateur, c'est au moment où l'homme rend son dernier soupir que se scelle le destin de son âme, et c'est pourquoi les signes d'inquiétude que manifeste Philippe III d'Espagne à sa dernière heure préoccupent tant ses confesseurs (Didier Rault).

La troisième partie de ce volume est consacrée à la présence de la mort dans l'autobiographie. Dans ses *Commentarii*, l'humaniste lettré et poète Enea Silvio

Piccolomini (1405–1463), ou Pie II, évoquent ses « quasi-morts ». Celles-ci relèvent-elles du miracle ou sont-elles simplement des événements insolites ? Comment le lecteur pourrait-il se prononcer quand le récit évoque l'intervention d'une transcendance dans l'histoire, mais sans pouvoir l'attester autrement que par un acte de foi ? Loin d'offrir des certitudes au lecteur, le récit de cet homme d'Église se trouve pénétré par le suspens (Patricia Eichel-Lojkine). À l'époque des grandes navigations et des grandes découvertes, et spécialement dans la Venise du xv^e siècle, le voyageur devient parfois narrateur et donne un sens à l'histoire singulière dont il se fait le héros et par laquelle il immortalise l'expérience en récit (Nicole Chareyron). Dans la *Vita* de Benvenuto Cellini (1558), on remarque une distance ironique entre le narrateur et sa propre narration, même dans les récits de mort : Cellini n'est pas dupe de ses propres hâbleries (Michelle Bianchini). La mort est sans cesse évoquée par les capitaines, auteurs de Mémoires : il en va ainsi dans les *Commentaires* de Blaise de Monluc (v. 1500–1577) ou dans les *Mémoires* de Jean d'Antras (1548–1623/27 ?) (Véronique Larcade). À l'inverse du biographe qui connaît la fin de son protagoniste, et qui clôt son récit par la mort de l'individu, l'autobiographe ne peut, quant à lui, raconter sa propre mort. Il lui faut trouver un autre moyen pour terminer son récit. L'étude de quelques Mémoires de la Renaissance met au jour les enjeux et les stratégies de ces clôtures (Nadine Kuperty-Tsur).

Dans un « essai de synthèse » fort utile, Michel Bideaux revient sur les grandes lignes de ce colloque, qui a parfaitement mis en lumière les relations complexes qui existent entre récits de mort et récits de vie.

CHRISTINE PIGNÉ, *Université de Caen*.

Bonnes lettres / Belles lettres. Actes des colloques du Centre d'Études et de Recherches Éditer / Interpréter de l'Université de Rouen
(26 et 27 avril 2000–6 et 7 février 2003).

Réunis par Claudine Poulouin et Jean-Claude Arnould.

Paris : Honoré Champion, 2006, 486 p.

Sise rue de l'École de Droit, vestige d'un autre âge, l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon arbore un imposant portail, toujours entr'ouvert. Complaisance envers le touriste moderne, curieux de frôler ce lieu mythique à peu d'égards, n'était le triomphe oratoire du jeune Rousseau contestant la valeur morale des lettres et des arts ? En défendant la thèse d'un effet corrupteur des progrès de l'esprit, Rousseau s'inscrivait en porte-à-faux de l'optimisme des Lumières ; mais